

LES FORÇATS DE L'AMOUR

TROISIÈME PARTIE — BALBIANINO

VI

Après quelques mois d'union, il dut partir et se séparer de ma mère, dont la santé ne lui permettait pas de le suivre : elle commençait déjà cette terrible maladie causée par le chagrin, et qui l'a tuée.

M. de Sainte-Même resta quinze mois absent.

Le chevalier revint pendant ce temps et employa toutes les séductions de l'amour près d'une femme à qui l'horreur du crime donna la force de résister.

Mon père, libre enfin, croyait-il, annonça son arrivée. Son cousin, oublieux de notre honneur à tous, conçut un plan atroce pour obtenir par ruse ce que la vertu lui refusait.

Il gagna la femme de chambre favorite de la marquise, il gagna le valet de chambre de mon père, envoyé en courrier pour apporter cette bonne nouvelle.

Ma mère fut prévenue par tous les deux, en grand mystère, que son mari arriverait la nuit, qu'il se faisait une fête de la surprendre ; que, pour le charmer, elle devait avoir l'air de ne se douter de rien.

La pauvre femme soupira fort : sa solitude lui faisait paraître la chaîne moins lourde.

Elle se résigna pourtant et tâcha de se conformer de son mieux aux intentions de son mari.

La perfide soubrette lui ôta soigneusement les lumières, introduisit le séducteur, et le crime fut consommé.

La seule ressemblance que les deux cousins eussent entre eux était celle de la voix.

Le chevalier le savait, et il en abusa : ma pauvre mère fut tout à fait trompée.

Le matin seulement, la fraude se découvrit.

Depuis plusieurs heures le perfide l'avait quittée ; elle apprit facilement que son mari n'était pas revenu, et même une nouvelle lettre de lui annonça que des difficultés nouvelles retardaient indéfiniment son retour.

Elle fut sur le point de devenir folle. A qui se confier dans une position semblable ? A qui avouer un pareil déshonneur, un pareil forfait ?

La pensée du suicide ne la quitta pas pendant cette mortelle grossesse, et, chose étrange ! la seule raison peut-être qui l'en préserva, fut l'amour qu'en dépit d'elle-même elle conservait pour son séducteur, et qu'elle reportait sur son enfant.

Elle était mère, elle voulut vivre.

Heureusement mon père ne revint point avant une année. Son perpétuel état de souffrance, la retraite dans laquelle elle vivait, lui permirent de cacher son état.

Elle eut pour unique confidente une oréole, amenée par elle en France, qui reçut son fils sans se douter quel en était le père, et qui l'emporta dans son pays. C'est par elle que vous avez d'abord été élevé, Armand.

Mon père, vous le savez, était un de ces hommes rares, de la trempe du marquis de Brece, pour lesquels l'honneur est tout. S'il eût soupçonné l'existence de ce pauvre enfant il l'eût tué, il eût tué ma mère : et, quand à son cousin, aucun châtiement ne lui eût semblé égal à son crime.

Ma mère n'avait jamais voulu le revoir, et son beau-père

étant mort dans l'intervalle, toute communication cessa entre eux.

A son retour, mon père se trouva chef de famille. Il en accepta les devoirs.

Ma mère se fit une violence extrême pour ne pas se jeter à ses pieds et lui avouer qu'elle n'était plus digne de lui. La sûreté de son fils et celle du chevalier seule l'en empêcha ; mais elle s'imposa la dure expiation de renoncer aux plaisirs de son âge et de sa position : elle se jeta dans une direction austère et conserva toute sa vie la réputation la plus inattaquable.

Peu à peu elle s'attacha à son mari. Nous vîmes au monde : ce fut un lien.

Sa sollicitude vous suivait néanmoins, Armand, et elle versa bien des larmes sur votre absence.

Votre père continuait le cours de ses débordements ; il se livrait à toutes les extravagances du jeu et de la débauche. Tant qu'il n'alla pas plus loin, son cousin se contenta de le réprimander, en fournissant à sa dépense ; le jour où il oublia l'honneur, son arrêt fut irrévocable.

M. de Sainte-Même obtint une lettre de cachet pour le transporter aux colonies ; il lui refusa tout, il le déshérita même du nom qu'il traînait dans la fange.

Le chevalier, obligé de céder, ne lui pardonna point. Ma mère s'était en vain traînée aux pieds de son mari pour obtenir sa grâce, et le coupable, au contraire, la prit en haine, jura de se venger d'elle, persuadé qu'elle seule inspirait à mon père cette sévérité.

Il connaissait l'habitation de son fils, il savait la passion de ma mère pour cet enfant, il résolut de le lui enlever, et, pour le faire, une nouvelle trame ne lui coûta pas.

M. le prince de Conti lui avait conservé ses bontés en dépit de tout. Il avait éprouvé plus d'une fois le caractère chevaleresque et plein de bonté de ce prince : il lui écrivit, lui confia son secret, en donnant à Armand une mère fictive et morte : il peignit en traits de feu les persécutions dont le pauvre petit être serait entouré, maintenant qu'il ne pouvait plus le défendre, se posa comme un père au désespoir, et obtint de S. A. S. qu'elle se chargerait de son avenir, et qu'elle ne révélerait jamais son existence à qui que ce fut.

C'est alors que vous quittâtes vos protecteurs et que commença une nouvelle existence.

On annonça votre mort à ma mère, pour ne pas avoir à rendre compte de votre disparition. Elle le crut, malgré de secrets pressentiments, de légers indices, et ne s'en consola jamais.

Elle me laissa une lettre, par laquelle elle me suppliait de vous chercher, de faire ce que la crainte d'être découverte par mon père l'avait empêchée de faire.

Votre ressemblance achevait de lui donner des soupçons. J'obéis ; je vis M. le prince de Conti : il m'avoua tout. J'acquis une certitude, et dès lors je ne m'occupai que de vous.

Lorsqu'à mon retour j'appris l'amour d'Aurèle, je crus devoir invoquer l'autorité de mon père pour empêcher un crime. Je lui dis votre naissance obscure, votre position, votre caractère, ce qu'il connaît.

Il défendit à sa fille de vous aimer, sous peine de sa malédiction. Vous savez le reste.

Voilà ce que j'avais à vous apprendre, ce que j'avais juré de cacher à la terre entière.

Ma mère ne détruisit point les fatales lettres échangées, après le crime, entre son cousin et elle. Une voix secrète lui disait que vous existiez encore ; elle risqua de se compromettre